

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Buenos Aires, 3 Juin 1894.

EMILE HENRY en cour d'assises

Paris, 27 avril.

A midi, Henry fait son apparition à l'audience. Il est vêtu d'un complet noir; la redingote moule la taille; le linge est immaculé. Le profil du visage est d'une remarquable finesse, avec le nez insensiblement aquilin. La barbe, légère, duvet les joues, la lèvre, et s'étire en deux pointes sous le menton. Les cheveux, châtain clair, sont coupés en brosse.

Il s'avance la tête haute, pâle, les yeux dardant des regards de colère; la bouche se crispe d'un rictus de pitié à la vue des témoins et des magistrats.

Aux premières paroles prononcées par le président, Henry répond d'une voix dure, et jette aigrement son état-civil, son nom, son âge: vingt-et-un ans.

Mais tout de suite il change d'allure. L'attitude belliqueuse qu'il vient de montrer disparaît pour faire place à un sans-gêne gouaillieur, tandis que s'accroît le pli des lèvres, le rictus de la bouche méprisante.

Après l'appel des témoins, l'interrogatoire commence, dirigé par le président Pottier.

D.—Vous êtes entré au café Terminus à 8 heures. Vous cachiez une bombe dans votre ceinture?

R.—Dans la poche de mon pardessus. Quand je me fus assis je la mis sur mes genoux; la mèche dépassait d'un centimètre; je l'ai allumée avec mon cigare, je me suis levé et j'ai jeté l'engin.

D.—Pourquoi avez-vous choisi cet établissement?

R.—Parce qu'il y avait beaucoup de monde. Je voulais faire le plus de victimes possible.

D.—Henry, vous avez le mépris de la vie d'autrui...

R.—Moi, jamais! Je n'ai que le mépris de la vie des bourgeois.

D.—Mais vous avez le respect de la vôtre?

R.—Parfaitement. Je tenais à vivre pour recommencer.

D.—Vous aviez soigné votre bombe. Elle était chargée de 120 balles et très meurtrière. L'engin de Vaillant n'avait que blessé: vous désiriez faire mieux?

R.—Certainement. (Puis, avec solennité, Henry laisse tomber ces paroles): C'est que, moi, je ne voulais pas blesser, je voulais tuer!

D.—Et les personnes qui vous poursuivaient, avez-vous voulu les tuer?

R.—Oui.

D.—L'édifice, vous vouliez le détruire?

R.—L'édifice! Ce que je m'en moque de l'édifice!

D.—A seize ans vous étiez admissible à l'Ecole polytechnique. Pourquoi avez-vous abandonné cette voie?

R.—J'ai bien fait. Ne m'aurait-on pas ordonné, un beau jour, de tirer sur des malheureux, de renouveler le crime de l'officier de Fourmies? J'aime mieux être ici.

D.—Vous avez travaillé chez des entrepreneurs, des sculpteurs décorateurs où vous gagniez cent francs par mois. Pourquoi n'avez-vous pas continué à vivre de votre travail? Le travail est honorable.

R.—C'est pour cette raison que les bourgeois tont travailler les autres!

(Puis, Henry, sur la demande du président, raconte brièvement comment il s'y prit pour exécuter son projet de vengeance dirigé contre les directeurs des mines de Carmaux et explique où fut déposée la bombe. Le président complète son récit en relatant le transport de l'engin au commissariat de la rue des Bons Enfants, l'explosion qui suivit, la mort des policiers et la destruction du local. Il rappelle ensuite comment Henry partit de chez ses patrons le même jour de l'attentat et se réfugia en Angleterre. Depuis, la police le perd de vue. Le président voudrait établir l'emploi de son temps depuis cette époque, mais Henry refuse absolument de le faire connaître.)

D.—Dites-nous ce que vous êtes devenu pendant cette année, où, quand, comment vous avez vécu.

R.—Jamais!

D.—Vous êtes allé à Londres?

R.—Je ne dirai rien. Oh! je sais parfaitement où vous voulez en venir.

D.—Avouez que vous avez vu Ortiz à Londres.

(On sait que Ortiz est accusé d'avoir dévalisé, en 1893, une vieille rentière nommée Postel, à Fontaine-Saint-Sauveur.)

R.—Je ne l'ai point vu.

D.—Prenez garde, Henry! Prenez garde! Vous avez avoué vos crimes, vos assassinats, et voilà que vous nous cachez l'emploi de votre temps pendant une année. Nous allons croire que ces mains blanches, que je vois rouges moi, du sang de vos victimes, se sont tendues pour recevoir le produit du vol!

R.—Mes mains couvertes de sang! Elles sont couvertes de sang comme votre robe rouge, monsieur le président!

(Après une suspension d'audience, défilent les témoins, puis les victimes du café Terminus, qui arrivent à la barre en geignant sur leurs blessures. Le président, se tournant alors vers Henry):

D.—Henry, vous restez indifférent devant ce défilé de femmes, de vieillards, de travailleurs, qui sont vos victimes?

R.—Bah! s'écrie Henry, j'ai vu d'autres misères devant lesquelles vous restez bien indifférent, vous!

(Suit la déposition des experts relativement à la confection de l'engin. Puis vient celle des témoins concernant l'affaire de la rue des Bons-Enfants. Parmi ceux-ci, M. Gungl, journaliste, déclare avoir vu la bombe, le 8 novembre, devant la porte du n° 12 de la rue d'Argenteuil, au milieu d'un groupe composé de policiers, de servantes et d'une vingtaine de petites filles qui sortaient d'une école communale voisine.)

D.—Vous voyez, Henry, il y avait des enfants, des enfants d'ouvriers.

R. (Henry, avec humeur).—Monsieur le président, la bombe a éclaté rue des Bons-Enfants et non rue d'Argenteuil. Restons rue des Bons-Enfants, s'il vous plaît.

(L'audience est levée).

28 avril.

L'audience commence immédiatement.

ment par la demande faite à Henry par M. Meyer, le juge d'instruction chargé d'instruire contre les anarchistes, s'il n'a pas coopéré au vol de la dame Postel de complicité avec Ortiz. Henry proteste de toutes ses forces. Le président n'insiste pas, reconnaissant lui-même que rien ne prouve cette complicité.

On entend ensuite la déposition de M. Duuy, le dernier patron chez lequel notre camarade avait travaillé. Il fait l'éloge d'Henry, le représentant comme un bon travailleur, un excellent employé. Jamais il n'a eu à se plaindre de lui et il le tenait en grande estime.

Puis c'est le tour des témoins à décharge. Le premier entendu est M. Bordenave, parent d'Henry. Au moment où celui-ci se retire, Henry étend la main de son côté, comme pour le rappeler. Le président l'interroge :

D.—Qu'avez-vous, Henry, vous désirez poser une question au témoin ?

R.—Non ; mais je voulais lui dire...

D.—Taisez-vous, alors.

(Le président, revenant sur sa décision lui permet de parler. Mais Henry refuse) :

R.—Je n'ai que faire de votre permission ; il est trop tard !

(Viennent ensuite d'autres anciens patrons d'Henry et plusieurs de ses camarades, qui témoignent des bons souvenirs qu'ils ont gardé de lui. Puis dépose le Dr. Goupil, qui a soigné Henry à plusieurs reprises. Il le représente comme un nerveux, un névrosé, et il conclut à l'irresponsabilité. Furieux, Henry l'interrompt) :

R.—Pardonnez-moi, vous n'allez pas me faire passer pour fou, peut-être ! Je ne suis pas fou ; je n'étais pas fou quand je préparais mes examens à Polytechnique ; j'étais-je quand je travaillais chez les différents patrons que vous avez vus tout à l'heure ? Vous ont-ils dit que j'étais fou ? Je suis aussi sain d'esprit que n'importe lequel d'entre vous et je revendique la responsabilité de tous mes actes !

(Il ne reste plus qu'à entendre la mère d'Henry. Mais, à la suite d'une vive discussion entre le président Pottier et M^e Hornbostel, le défenseur, on convient, avec l'assentiment d'Henry, de lui épargner une trop cruelle épreuve en ne lui permettant pas d'assister au procès. Mme Henry en fut fort affectée, et se plaignit de ce qu'on ne lui eût point permis de venir à la barre « accuser la société qui avait fait de son fils un anarchiste et un criminel »).

La parole est, maintenant, à l'avocat général Bulot. Son réquisitoire est court, implacable. Il demande aux jurés de « purger la société de cet être dangereux. » Il se fait rembarber, à diverses reprises, par Henry, qui ne pouvait maîtriser sa colère en entendant mêler le nom de sa mère au débat.

Enfin, c'est le tour d'Henry.

Il avoue les faits qui lui sont reprochés et ne reconnaît d'autre juge que lui-même. Il est anarchiste de fraîche date, depuis 1891. Jusque-là, il avait respecté les principes de patrie, de famille, d'autorité et de propriété. La vie lui a enlevé ses illusions. Il a vu des riches et des pauvres : à ceux-là l'hon-

neur, à ceux-ci la honte. Il a vu des officiers expérimenter le nouveau fusil sur des enfants de sept ans et félicités à la tribune de la Chambre. Il a jugé la société criminelle.

Le socialisme l'attira, mais il ne s'y attarda pas, parce que le socialisme repose sur le principe autoritaire. Il était matérialiste et athée. Il ne croyait ni à l'hypothèse Dieu ni à la morale religieuse.

Les compagnons anarchistes et leurs théories le séduisaient.

« En ce moment, dit-il, de lutte agüe entre la bourgeoisie et ses ennemis, je suis presque tenté de dire avec le Souvarine de *Germinal* : « Tous les raisonnements sur l'avenir sont criminels, parce qu'ils empêchent la destruction pure et simple et entravent la marche de la Révolution. »

« Dès qu'une idée est mûre, qu'elle a trouvé sa formule, il faut sans plus tarder en trouver la réalisation. J'étais convaincu que l'organisation actuelle était mauvaise, j'ai voulu lutter contre elle, afin de hâter sa disparition.

« J'ai apporté dans la lutte une haine profonde, chaque jour avivée par le spectacle révoltant de cette société, où tout est bas, tout est louche, tout est laid ; où tout est une entrave à l'épanchement des passions humaines, aux tendances généreuses du cœur, au libre essor de la pensée.

« J'ai voulu frapper aussi fort et aussi juste que je pourrais. Faisons donc au premier attentat que j'ai commis, à l'explosion de la rue des Bons-Enfants. » J'avais suivi avec attention les événements de Carmaux.

« Les premières nouvelles de la grève m'avaient comblé de joie : les mineurs paraissaient disposés à renoncer enfin aux grèves pacifiques et inutiles, où le travailleur confiant attend patiemment que ses quelques francs triomphent des millions des compagnies.

« Ils semblaient entrés dans une voie de violence qui s'affirma résolument le 15 août 1892.

« Les bureaux et les bâtiments de la mine furent envahis par une foule lasse de souffrir sans se venger ; justice allait être faite de l'ingénieur, si haï de ses ouvriers, lorsque des timorés s'interposèrent.

« Quels étaient ces hommes ?

« Les mêmes qui font avorter tous les mouvements révolutionnaires, parce qu'ils craignent qu'une fois lancé le peuple n'obéisse plus à leurs voix, ceux qui poussent des milliers d'hommes à endurer des privations pendant des mois entiers, afin de battre la grosse caisse sur leurs souffrances et se créer une popularité qui leur permettra de décrocher un mandat — je veux dire les chefs socialistes — ces hommes, en effet, pri-

rent la tête du mouvement gréviste.

« On vit tout à coup s'abattre sur le pays une nuée de messieurs beaux parleurs, qui se mirent à la disposition entière de la grève, organisèrent des souscriptions, firent des conférences, adressèrent des appels de fonds de tous côtés. Les mineurs déposèrent toute initiative entre leurs mains. Ce qui arriva, on le sait.

« La grève s'éternisa, les mineurs firent une plus intime connaissance avec la faim, leur compagne habituelle, ils mangèrent le petit fonds de réserve de leur syndicat et celui des autres corporations qui leur vinrent en aide ; puis au bout de deux mois, l'oreille basse, ils retournèrent à leur fosse, plus misérables qu'auparavant. Il eût été si simple, dès le début, d'attaquer la Compagnie dans son seul endroit sensible : l'argent ; de brûler le stock de charbon, de briser les machines d'extraction, de démolir les pompes d'épuisement !

« Certes, la Compagnie eût capitulé bien vite. Mais les grands pontifes du socialisme n'admettent pas ces procédés-là, qui sont des procédés anarchistes. A ce jeu, il y a de la prison à risquer et, qui sait, peut-être une de ces balles qui firent merveille à Fourmies. On n'y gagne aucun siège municipal ou législatif. Bref, l'ordre, un instant troublé, régna de nouveau à Carmaux.

« La Compagnie, plus puissante que jamais, continua son exploitation et messieurs les actionnaires se félicitaient de l'heureuse issue de la grève. Allons, les dividendes seraient encore bons à toucher.

« C'est alors que je me suis décidé à mêler, à ce concert d'heureux accents, une voix que les bourgeois avaient déjà entendue, mais qu'ils croyaient morte avec Ravachol, celle de la dynamite. »

Par l'attentat du café Terminus, Henry dit avoir voulu venger Vaillant et les compagnons traqués par la police. Il a relevé le gant laissé à la tribune par Raynal après la condamnation de Vaillant.

Il a voulu frapper en bloc, comme les bourgeois frappent en bloc tous les anarchistes. Il ne s'est adressé ni aux députés, ni aux magistrats, ni aux policiers, mais aux bons bourgeois qui sont satisfaits de l'ordre actuel.

Il a frappé dans le tas, sans choisir ses victimes.

Il termine ainsi :

« Je sais que ma tête n'est pas la dernière que vous couperez ; d'autres tomberont encore, car les meurtre-faim commencent à connaître le chemin de vos grands cafés et de vos grands restaurants Terminus et Foyot.

« Vous ajouterez d'autres noms à la liste sanglante de nos morts.

« Vous avez pendu à Chicago, déca-

pité en Allemagne, garotté à Jerez, fusillé à Barcelonne, guillotiné à Montbrison et à Paris, mais ce que vous ne pouvez jamais détruire, c'est l'Anarchie.

« Ses racines sont trop profondes ; elle est née au sein d'une société pourrie qui se disloque, elle est une réaction violente contre l'ordre établi. Elle représente les aspirations égalitaires et libertaires qui viennent battre en brèche l'autorité actuelle ; elle est partout, ce qui la rend insaisissable. Elle finira par vous tuer !

« Voilà, messieurs les jurés, ce que j'avais à vous dire. »

Henry ayant fini de parler, M^e Hornbostel fait, en quelques mots, une défense insignifiante, et le jury se retire pour délibérer.

Trois quarts d'heure après, il revient avec un verdict affirmatif sur toutes les questions, sans circonstances atténuantes.

C'est la peine de mort.

Henry est introduit. Il descend avec vivacité à son banc, le sourire aux lèvres et reçoit, sans émotion, la nouvelle de sa condamnation à mort, et quand la peine a été régulièrement prononcée par le président de la cour, il s'éloigne allègrement en criant de toutes ses forces :

« Courage, camarades ! Vive l'Anarchie ! »

Le télégraphe nous a annoncé l'exécution, le 21 Mai, de notre courageux camarade. Son attitude a été aussi énergique devant la mort que pendant la durée du procès et son séjour à la Roquette, et c'est en répétant son cri de « Vive l'Anarchie ! » dont il avait salué sa condamnation, que sa tête est tombée. C'était un homme !

Vice et Vertu

Il y a des choses que nous ne nous sommes jamais expliquées.

Ainsi, nous nous sommes toujours demandé comment il se pouvait que, pendant des siècles, les esprits les meilleurs et les plus honnêtes aient accepté cette absurdité qui consiste à considérer le travail comme la plus grande, la plus belle, la plus sainte des vertus.

Par le travail, vous disent journellement de fort braves mais n'ives gens, par le travail l'honnête homme arrive à tout.

Tout le monde est d'accord là-dessus, et ceux qui vivent sans rien faire le sont encore bien davantage — et pour cause !

Il est évident que nous nous trouvons en face d'une mystification inouïe, inconcevable, dont le peuple est le jouet et la victime.

Car enfin, il faut bien reconnaître que dans la pratique ces sublimes et bril-

lants axiomes n'ont donné jusqu'à ce jour, à ceux qui les ont cultivé, que de bien piètres résultats.

Le travail est une vertu, nous dit-on, eh bien, voyons donc en quoi cette vertu consiste.

Pour l'armée des misérables et des déshérités :

Elle consiste à être l'esclave bien obéissant, bien soumis, de ceux pour qui l'on prostitue ses bras, son cerveau, son corps, pour une maigre pitance.

A suer et peiner tous les jours, sans relâche, quinze heures durant, dans des bagnes industriels malsains, infectes.

A souffrir le froid, les intempéries de toutes les saisons.

A avoir des habits en loques, crasseux, dégoûtants.

Etre et ne pas être. Ne penser à rien, ne rien connaître, que la porte de l'atelier. Vivre en brute. Travailler, manger, dormir, dormir, manger et travailler, sans cesse, toujours. Ne jamais s'appartenir, marcher au commandement, sans murmures, exécuter les besognes les plus sales, les plus avilissantes sous l'œil mauvais d'une chiourme féroce.

A tout produire, mais à ne rien garder pour soi.

C'est paraît-il remplir une obligation que la morale en cours représente comme un acte vertueux au plus haut chef.

Par suite de quelle loi naturelle, le travail est-il une vertu ?

Les moralistes bourgeois nous disent bien que l'organisme humain a besoin, pour se développer et devenir vigoureux, d'exercices variés, l'inaction étant synonyme de mort ; mais alors, pourquoi ne suivent-ils pas eux-mêmes ces préceptes si louablement créés à l'usage des masses ?

Ce qui est vertueux pour l'un serait-il chose honteuse pour l'autre ?

Allons donc !

Ce qu'il y a, c'est que la gent exploitante trouve commode et avantageux de persuader, à ceux qui n'ont rien, que leur intérêt est de se tuer à la peine pour leur procurer une vie exempte de soucis dans la quiétude d'une douce oisiveté.

A cet effet, ils ont remplacé la morale naturelle, qui n'exige de l'homme que la somme d'efforts indispensable à son existence et à la propagation de l'espèce, par une morale fabriquée de toutes pièces par leurs philosophes, leurs prédicateurs et leurs poètes, morale d'après laquelle l'oisiveté serait une source de corruption enfantant tous les vices.

Et le peuple, dans sa bonne foi naïve, n'a pas manqué de se faire prendre au piège.

Il a cru réellement que par le travail il pouvait arriver à tout. Il ne s'est pas encore aperçu qu'il ne l'avait conduit jusqu'à présent qu'à un surcroît de privations et de misères.

Pourtant, s'il voulait se rendre un compte exact des choses, il verrait bien vite le rôle de dupe qu'il joue au sein de la société bourgeoise.

On se moque de lui tout simplement ; on l'exploite, on le presse de toutes les façons pour vivre à ses dépens.

Le travail est une vertu, mon pauvre peinarde. Aussi, regarde comme c'est vrai : Toi qui trime dure, tu n'as pas seulement des souliers à te mettre aux

pièdes ; tu pétris le pain, et la faim te tenaille le ventre ; tu fabriques toutes sortes d'étoffes chaudes ou légères, mais elles ne sont pas pour toi, et tes membres gelés se raidissent sous la bise ; tu élèves de riches et somptueux palais, et toi tu crèves dans ton taudis, au milieu de la pourriture et de la saleté. Mais consoles-toi, d'autres jouissent à ta place, et dans les grandes largeurs. Regarde ces int-rminables filées de voitures étincellantes, ces livrées superbes de la valetaille, et l'orgueilleuse famille des maîtres vautrée insolument sur les coussins des landaux capitonnés ! vois ces poupées mâles et femelles frileusement enveloppés d'épais manteaux et de fourures ; regarde à travers les cristaux des glaces des rô-tisseries aux illuminations flamboyantes les dindes truffées et les victuailles de toute nature qui vont servir à la bombance du soir ; regarde ces palais, ces théâtres, ces musées, ces parcs, ces Louvres ! Eh bien, toutes ces choses confortables et réconfortantes, toutes ces merveilles que tu admires, de loin, comme l'apothéose du progrès et de la civilisation de ton époque, il t'es défendu d'y toucher, toi qui en es l'artisan et qui seul l'a créé. Tout cela appartient de gré ou de force à tous ceux qui l'ont chanté les vertus du travail, parce que, sans jamais collaborer à ce travail, ils se sont arrangés pour être les seuls à en profiter.

Continue donc, imbécille, à être vertueux dans l'adoration du travail !

TRIBUNE LIBRE

À la rédaction de LA LIBERTÉ,

« L'Anarchie est une jeune épousée, et à sa jeunesse il faut des amants expérimentés », — telle est la douce fleur opportuniste que je cueille dans la lettre signée T. Rusmo, parue dans un des derniers numéros de la « Liberté ». Je ne connais pas le signataire de cette lettre, mais je parierais à 100 contre 1, qu'il n'est pas de la première jeunesse, et la phrase rééditée par lui est vieille comme la politique : elle a été appliquée de tout temps à ceux qui croient que l'action est le complément de la pensée.

Les « expérimentés » de 1848 disaient aussi que la République était une jeune épousée, et pour justifier leur impuissance affirmaient qu'il fallait à sa jeunesse l'appui de l'expérience.

Je veux bien convenir, avec T. Rusmo, que l'Anarchie est une épousée, mais je crois que les amants qui ont le plus de chances de lui plaire sont ceux qui, à défaut d'expérience, lui apporteront leur virilité. C'est une faiblesse d'homme mûr de croire que celle-là peut remplacer celle-ci : les adultères et les soulèvements populaires ont fait la preuve que c'est là une sottise prétention.

Ceux qui retardent les Révolutions ce ne sont pas les ardents, mais les timorés.

La Commune de Paris fut, pendant la grande période révolutionnaire de 1793, accusée de lancer à la Révolution le fameux pavé de l'ours, et pourtant M. T. Rusmo qui, malgré son opportunisme,

me semble apporter une entière bonne foi dans la discussion, conviendra avec nous que cette Commune, si vilipendée par les expérimentés d'alors, fut le véritable sauveur de cette Révolution qu'on l'accusait de tuer par la violence et l'audace de ses mesures. On le reconnaît aujourd'hui, après un siècle, mais à ce moment les hommes qui la composaient furent honis, conspués, mis au ban de l'humanité. Point n'est besoin d'être grand prophète pour prédire que le même sort est réservé aux « trop ardents » anarchistes actuels.

C'est seulement quand les écolopés auront eu le temps de se traîner jusque vers les hauteurs où l'amour de la « jeune épouse » a transporté les impatientes, que l'on s'apercevra qu'eux seuls surent comprendre comment voulait être aimée la Révolution.

Autant, sinon plus, que M. T. Rusmo, je déplore que le tarouche et stupide égoïsme d'une classe, et l'abjecte résignation d'une autre, nécessitent l'emploi des moyens violents usés dernièrement, mais je nie la stérilité de ces moyens, et contrairement à lui je leur reconnais une merveilleuse fécondité.

Ceux qui les emploient me paraissent avoir sinon l'expérience chère à M. Rusmo, au moins l'intuition de la grandeur de leur œuvre ; cette déduction ressort clairement de leur héroïsme devant les souffrances qui précèdent leur exécution. L'œuvre de ces « amis maladroits » est, à mon avis, aussi considérable que celle des Kropotkine, Reclus, Grave, qui n'ont du reste jamais songé à les renier. Et, en effet, que serait l'œuvre de ces derniers, sans les actes des Ravachol, Pal'as, Vaillant et autres ?

Pas autre chose qu'un sublime plaidoyer prononcé devant des juges de pierre et un auditoire d'idiots.

Pour toucher le cœur d'un bourgeois et réveiller la dignité flétrie du prolétariat, il faut que la chimie vienne prêter son concours à l'éloquence et donner à cette dernière assez de puissance pour que sa voix fasse crouler l'infécté sentine où croupit l'humanité dégradée.

Les théoriciens auraient mauvaise grâce à se joindre aux détracteurs des hardis compagnons qui font éclater la foudre dans le « home » bourgeois ; sans leur audace et leur dévouement, les plus belles œuvres resteraient inconnues de la presque unanimité.

C'est à la lueur des explosions que les meurtris voient la vérité se montrer. Et pour récompense de tant de dévouement, d'une aussi sublime abnégation, ceux qui éclairent la route de l'avenir sont traîtreusement assaillis par derrière, et c'est parce qu'ils n'ignoraient point cela que les honis, les calomniés, nous paraissent encore plus grands et plus sublimes.

C'est grâce à eux que, depuis quelques mois, des dizaines de millions d'exploités ont repris confiance, se sont rendus compte de la cause de leur misère et réfléchissent aux moyens d'y mettre un terme.

Cela nous suffit pour nous incliner devant ces héros que n'attend nul panthéon. Salut à vous ! ô calomniés de toutes les époques ! Vous seuls avez su aimer assez la jeune épouse pour vous donner à elle tout entiers.

J.

HAÏNE ! DÉGOÛT !

Elevé à l'école du bourgeois, je souciais, dans mon jeune temps, au beau soldat qui passait, le visage hautain et la démarche altière, faisant résonner fort, sur le pavé de la ville, le sabre négligemment attaché à sa ceinture, jetant du haut de son casque galonné un profond regard de dédain et de commiseration sur l'ouvrier qui lui forgeait le ter de son épée, sur l'humble artisan qui lui confectionnait le resplendissant uniforme dont il était si fier, sur le payan dont tous les jours il buvait la sueur, sans scrupules et sans honte. Et mon esprit, tout entier encore sous le mirage des récits d'actions héroïques accomplies par nos guerriers, se lançait dans des rêves infinis d'exploits sans nombre et de dévouements sublimes.

Hélas ! le désenchantement amer suivit de près les généreuses illusions de mon adolescence.

Je subis pendant de longs jours toutes les iniquités du pire des esclavages. Je tremis encore d'horreur au souvenir de ces brutalités inouïes commises par des êtres intelligents sur ma pensée dont on cherchait à comprimer l'essor. Ma libre fierté plia sous le joug monstrueux du militarisme. Je dus supporter en silence les grossières invectives de chefs imbéciles et têtus, incapables de penser à autre chose qu'aux rouages de la machine qui les nourrit, dont tous les efforts d'imagination consistent en la recherche de nouvelles inepties à ajouter aux subtilités bêtes d'un règlement ridicule.

Plus tard, rendu à ma liberté, quand par hasard je traversais la place d'armes de ma cité, je ne pouvais m'empêcher d'un sentiment de profonde pitié à la vue de ces corps gesticulant sous un commandement rauque, l'âme rigide sous la pression de fer d'une discipline féroce. Courbant le front sous l'injure, mais l'œil étincelant de haine, ces soldats recevaient, impassibles, l'avalanche des épithètes grossières que leur prodiguaient les gradés de tous rangs. Au fond, j'admiraient la stoïque résignation de ces hommes, buvant sans sourcilier à la coupe de toutes les amertumes, esclaves forcés ou volontaires d'un vain mot que la société leur donne comme le symbole du suprême devoir. J'aurais voulu crier bien fort à tous ces résignés que les gouvernants se riaient de leur abnégation, de leur obéissance passive. Mais les clairons sonnaient, la mus que entonnait les habituels accords patriotiques, et ces visages naguère si tristes, assommés par l'outrage, reflétaient maintenant l'extase de leur âme de nouveau plongée dans des rêveries où des milliers d'êtres humains s'égorgeaient avec joie.

De tout mon cœur je plains ces pauvres automates animés que la force brutale met en mouvement, et de toute mon âme je hais les intelligences qui les dirigent.

Avec joie je verrais disparaître ces ambitieux que la bêtise publique décore et encense pour les cruautés qu'ils ont fait subir à leurs semblables.

Dans la libre Amérique, où j'espérais trouver un nombre moindre de sbires

payés par les bourgeois pour la sauvegarde de leurs précieuses personnalités, je constatais que l'on y singeait à outrance le militarisme d'Europe. Mais ici, ce n'est plus de la pitié ni de la haine que m'inspirent les mannequins en uniforme, c'est du dégoût.

Aux amateurs de spectacles hideux, aux nouveaux débarqués dans la République Argentine, j'offrirais gratis la réjouissante représentation d'un exercice accompli par les gardes qui veillent à notre sécurité. Cette troupe n'est qu'un mélange bizarre d'hommes de tous les âges, de toutes les couleurs, de toutes les statures, et même... de tous les sexes.

L'on y voit des barbes grises tremblant sous le regard d'un gamin de seize ans. Les yeux baissés, le regard louche, ces soldats obéissent au chef qui donne des ordres comme l'antique esclave pliait sous le fouet du maître ou comme l'animal assujéti aux besoins de l'homme.

Que n'a-t-on laissé ces pauvres Indiens, dont la civilisation a fait des bêtes de somme, à leurs chasses libres dans les vastes forêts où la généreuse nature suffisait à leurs besoins ? La société actuelle en a fait des esclaves et a éteint en leur faible cerveau tout sentiment de dignité.

En Europe je n'avais que de la haine pour les gouvernants qui imposent aux citoyens l'esclavage militaire ; ici je n'ai qu'un profond dégoût pour les abâtardis que le peuple n'ait met au pouvoir.

Hanna.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

M. (Montevideo), 2—J. Z., 2—O. D. S., 2—P. C., 3—H. C., 1—D., 0.10—G., 0.10—X., 0.10—A. D., 0.40—D., 0.50—P., 1—X., 0.50—B., 0.50—X. 5.—Total : \$ 18.20.
A ce jour : 251.90 \$.

BIBLIOTHÈQUE DE « LA LIBERTÉ »

PIERRE KROPOTKINE :	
Le Salarial	0.10
L'Anarchie dans l'Evolution Socialiste	0.10
L'Agriculture	0.10
Un Siècle d'attente	0.10
La grande Révolution	0.10
ELISÉE RECLUS :	
Evolution et Révolution	0.10
Les Produits de l'Industrie	0.10
MICHEL BAKOUNINE :	
Dieu et l'Etat	0.60
JEAN GRAVE :	
La Société au lendemain de la Révolution	0.60

Faire directement les demandes par la poste : Casilla del correo 759.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitucion et Once de Setiembre.

Le demander également aux crieurs.